



Webinaire - Quelle est la signification d'un engagement significatif : « boire le thé » avec les praticiens de la recherche participative communautaire dirigée par des Autochtones

Description

Malgré quelques approches de participation et d'engagement proposées aux Autochtones par le gouvernement fédéral, les communautés autochtones exigent que l'élaboration d'évaluation d'impact sur la santé (EIS) des Autochtones soit fondée sur leurs distinctions et leur culture. Cette exigence nécessite des processus autonomes d'EIS des Autochtones qui s'appuient sur des orientations, des attentes et des normes établies par les communautés autochtones. Dans ce webinaire, Diana Lewis, Ph. D., et Heather Castleden, Ph. D., partageront leurs expériences de travail de collaboration en relations significatives avec les communautés autochtones à l'ensemble du Canada. Au cœur d'une approche de recherche participative communautaire se trouve la participation équitable et importante des partenaires communautaires à toutes les phases du processus de recherche, de l'objectif de l'étude à la mobilisation des connaissances (Castleden et al., 2012; Lewis et al., 2025). Ce webinaire fournit des connaissances transférables sur la façon de s'engager de manière significative dans la recherche en matière d'évaluation d'impact sur la santé.

Biographies

Diana Lewis, Ph. D.



Diana Lewis, Ph. D. est membre de la Première Nation Sipekne'katik et professeure associée, chaire de recherche du Canada (niveau II) en gouvernance de la santé environnementale autochtone au Département de géographie, environnement et géomatique de l'Université de Guelph. Elle est également directrice de l'IndigenERA Lab (Indigenous Environmental Health Risk Assessment Lab) et membre de la Société royale du Canada (2025). Ses travaux de recherche se concentrent sur la promotion de la compréhension des visions du monde autochtones dans la prise de décisions liées à l'environnement et sur la défense des approches dirigées par les Autochtones pour fournir aux communautés des données de référence en matière de santé et assurer la souveraineté de ces données dans la prise de décisions liées à l'environnement. Elle travaille présentement avec des communautés autochtones à travers le Canada à l'élaboration d'une approche d'évaluation des risques pour la santé environnementale dirigée par ces populations.



Heather Castleden, Ph. D.



Heather Castleden (elle/la) s'identifie comme une érudite descendante de colons blancs, d'ascendance britannique. Elle est géographe en santé planétaire et fait de la recherche participative communautaire en solidarité avec les peuples autochtones au sein de leurs communautés et avec leurs organismes et leurs nations. Ensemble, ils déterminent les questions de recherche prioritaires qui s'engagent dans le lien entre la culture, le lieu, le pouvoir, la résistance, la résurgence et la responsabilité relationnelle envers la terre et les autres. Elle est titulaire d'une bourse salariale pour nouveau chercheur des Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC) et d'une chaire de recherche du Canada. De plus, elle est maintenant professeure titulaire et titulaire de la Chaire d'impact du président en gouvernance

transformatrice pour la santé planétaire à l'Université de Victoria. Elle est également directrice scientifique du HEC Lab, codirectrice du projet Archipelagos of Indigenous-led Resurgence for Planetary Health et coanimatrice du balado. Heather Castleden est une membre élue du Collège des nouveaux chercheurs et créateurs en art et en science de la Société royale du Canada.

Transcription

Denica Bleau : Bonjour tout le monde. Bienvenue au webinaire, *Quelle est la signification d'un engagement significatif : « Boire le thé » avec des praticiens de la recherche participative communautaire dirigée par des Autochtones.* Je m'appelle Denica Bleau, et je serai la modératrice de ce webinaire aujourd'hui. Nous tenons à reconnaître et à remercier Santé Canada et l'Agence de la santé du Canada pour leurs contributions financières à ce rapport et à ce webinaire.

Avant de commencer, je vais me présenter de façon traditionnelle. Donc, *tânisî, nîtsiyîhkâson denica*, Traité n° 4, *oskana ka-asasteki ochi niya, Secwepemc, Puyallup mihkwâkamîw-sîpiy*. Alors, bonjour! Je m'appelle Denica Bleau. J'habite actuellement sur les territoires Secwepemc et je passe la moitié de mon temps dans les territoires Puyallup, qui se trouvent de l'autre côté de la Medicine Line. Je suis reconnaissante envers la terre et les gens avec qui je passe du temps, dont je suis l'invitée et où je vis, j'apprends et je passe du temps sur ces terres. Je suis une Métisse issue du Traité n° 4, et ma famille maternelle est inscrite auprès de la MN-S (la Métis Nation-Saskatchewan). Je suis également doctorante à l'Université de la Colombie-Britannique (UBC) où mes recherches se concentrent sur la guérison axée sur la terre [Terre de guérison]. Je suis très emballée d'avoir Madame Diana Lewis (Ph. D.) ici à nouveau, et aussi Madame Heather Castleden (Ph. D.).

Le CCNSA est situé sur le campus Prince George de l'Université du Nord de la Colombie-Britannique, sur le territoire traditionnel non cédé de la Première Nation Lheidli T'enneh, qui fait partie du territoire des peuples Dakelh (Carrier).



Pour ceux qui ne connaissent pas le CCNSA, nous sommes l'un des six Centres de collaboration nationale (CCN) en santé publique qui ont été mis sur pied en 2005, grâce au financement de l'Agence de la santé publique du Canada. Nos CCN affiliés se concentrent sur des sujets précis, notamment les maladies infectieuses, la santé environnementale, les politiques publiques et la santé, les déterminants de la santé, ainsi que les méthodes et les outils de transfert des connaissances. Le CCNSA est unique en ce sens qu'il est le seul CCN axé sur la santé d'une population. Notre Centre soutient l'équité en santé pour les Premières Nations, les Inuits et les Métis en favorisant l'utilisation des données probantes autochtones pour transformer la pratique, la politique et la prise de décision en matière de programme dans tous les secteurs de la santé publique.

Voici quelques consignes de fonctionnement : vous pouvez soumettre toutes vos questions à l'intention des panélistes, de même que les questions techniques, à l'aide de la fenêtre questions et réponses (Q et R ou Q&A) que vous trouverez au bas de votre écran. L'outil pour lever la main ne fonctionnera pas et tous les micros des participants seront fermés pendant la présentation. Les liens vers les ressources mentionnées par les présentatrices seront affichés dans la fenêtre de clavardage, et ce webinaire sera disponible sur le site Web du CCNSA après sa production dans le menu « Publications CCNSA » et le sous-menu « Webinaires ». Et je tiens simplement à souligner qu'il peut y avoir de brèves pauses lors du changement de présentatrices. Alors merci de votre patience à ce sujet.

Dans ce webinaire, Mesdames Diana Lewis et Heather Castleden partageront leurs expériences du travail en collaboration et en relations significatives avec les communautés autochtones dans l'ensemble du Canada. Au cœur de la recherche participative communautaire (RPC), l'approche est une participation équitable et significative des partenaires communautaires à toutes les phases des processus de recherche, de l'objectif de l'étude jusqu'à la mobilisation des connaissances. Ce webinaire fournit des points de vue qui peuvent s'adapter aux façons de s'engager de manière significative dans la recherche pour l'évaluation des impacts sur la santé.

Voici les présentatrices d'aujourd'hui. Madame Diana Lewis est membre de la Première Nation Sipekne'katik et professeure agrégée, titulaire de la chaire de recherche du Canada (niveau 2) sur la gouvernance autochtone en matière de santé environnementale, au Département de géographie, environnement et géomatique de l'Université de Guelph. Elle se présentera elle-même dans une minute.

Et Madame Heather Castleden s'identifie comme une érudite descendante de colons blancs et d'ascendance britannique. Elle est géographe en santé planétaire et fait de la recherche participative communautaire en solidarité avec les peuples autochtones au sein de leurs communautés et avec leurs organismes et leurs nations.

Le contenu, le matériel et la présentation de ce webinaire sont protégés par les droits d'auteurs et sont la propriété exclusive du CCNSA et des présentatrices. En participant, vous acceptez de ne pas



enregistrer, saisir à l'écran, photographier, distribuer ou partager cette session sans autorisation écrite préalable. Nous nous réservons le droit d'exclure tout participant qui enfreint ces conditions. Le webinaire d'aujourd'hui sera accessible sur le site Web du CCNSA après sa production, comme mentionné précédemment. Veuillez consulter la fenêtre de clavardage pour copier l'hyperlien. Aussi, nous vous invitons à répondre au sondage après le webinaire à la fin de la séance d'aujourd'hui. Nous l'avons maintenant publié dans le clavardage, et nous le ferons à nouveau à la fin du webinaire pour votre commodité.

Et j'aimerais simplement remercier tout le monde de s'être joint à nous aujourd'hui, et il y aura une brève pause pendant que nous passons aux présentatrices d'aujourd'hui.

[courte pause]

Diana Lewis : Parfait! Merci beaucoup, Denica. Nous avons lancé une série de webinaires sur le leadership des Autochtones en matière d'évaluation des impacts sur la santé au Canada et sur leurs expériences dans ce domaine pour lequel il n'existe actuellement aucune ligne directrice. Le premier webinaire a exploré à quoi ressemblerait un processus d'évaluation des impacts sur la santé des Autochtones fondée sur la distinction, si nous avions des lignes directrices. Ce deuxième séminaire [webinaire] explore la signification d'un engagement significatif avec des communautés autochtones de manière plus large.

[courte pause]

Diana Lewis : Donnez-nous une seconde. *Kwe, n'in teluisi* Diana Lewis, Ph. D., *tleyawi Sipeknekatik, aq Mi'kma'ki. Welalioq, tan teli pejitayog.* Je m'appelle Diana Lewis. La plupart des gens me surnomment Dee. Je suis originaire de la Première Nation Sipekne'katik dans le Mi'kma'ki, que vous nommez les provinces atlantiques. Merci de votre présence. Je suis professeure agrégée, titulaire de la chaire de recherche du Canada sur la gouvernance autochtone en matière de santé environnementale et directrice de l'IndigenERA Lab à l'Université de Guelph. Nous allons déposer un lien du site Web dans le clavardage pour vous. Heather?

Heather Castleden : Bon, je m'appelle Heather Castleden. Comme l'a mentionné Denica, je suis une chercheuse descendante de colons blancs. Mes ancêtres sont Anglais et Écossais. Je suis née sur le territoire des Dénés Yellowknives, mais j'ai été élevée sur le territoire du Traité n° 1. Je vis maintenant sur les territoires Ləkʷəŋən et W̱SÁNEĆ au sud de l'île de Vancouver. Je suis professeure titulaire et ancienne titulaire d'une chaire de recherche au Canada. Je suis maintenant titulaire de la Chaire d'impact du président en gouvernance transformatrice pour la santé planétaire à l'Université de Victoria. Je suis également directrice scientifique du HEC Lab pour des environnements sains et des communautés en santé, et coanimatrice d'un balado intitulé *Indigenous Planetary Health* [la santé planétaire autochtone], et j'espère que vous irez tous le découvrir. C'est un plaisir d'être ici avec vous



aujourd'hui, et j'espère que vous avez tous une tasse de thé alors que nous entrons dans ce webinaire aujourd'hui.

Si nous pouvons aller à la prochaine diapositive, Dee : nous voulons avoir une idée des personnes présentes dans la pièce Zoom. Et nous avons trois questions. Il y aura une sorte de sondage magique qui va apparaître dans une seconde. Mais notre première question est juste pour avoir une idée de, êtes-vous ici dans une perspective étudiante ou de recherche? Êtes-vous ici pour une nation ou une organisation autochtone, pour le gouvernement, ce genre de chose? Nous aimerions savoir si vous travaillez pour ou avec une communauté autochtone ou si vous l'avez fait dans le passé. Et puis, à quel point connaissez-vous certaines des abréviations que nous allons utiliser? Donc, l'une est au sujet d'un processus, donc la recherche participative communautaire, parfois appelée la recherche-action ou la recherche participative. L'autre est sur les principes PCAP® [propriété, contrôle, accès et possession] et le troisième est sur l'Énoncé de politique des trois Conseils. Donc, si vous pouvez simplement dire, d'une échelle d'un à cinq, à quel point vous êtes familiers avec ces éléments.

Je sais que Sarah, qui fait du soutien technique ici, sera en mesure de publier ce sondage d'une manière ou d'une autre, et nous ferons en sorte que les gens y répondent. Nous attendons environ 350 réponses, alors allez-y les amis, quand il sera déposé. Et vous répondez aux trois questions du même coup. Je vais juste vous donner une minute pour le faire.

[courte pause]

Heather Castleden : Et je suppose que la plupart des gens ont probablement fini maintenant, et nous aurons quelques réponses générées dans une seconde ce qui nous dira qui est dans la salle Zoom avec nous. Très bien, Sarah, si tu es en mesure de nous montrer nos résultats, ce serait génial.

Qui sont les personnes présentes dans la salle Zoom? Nous avons beaucoup de gens du gouvernement, environ 40 % des participants. Nous avons 10 % des nations ou des organisations autochtones. Nous avons beaucoup d'étudiants et de chercheurs, et beaucoup de gens du milieu communautaire et d'organismes sans but lucratif. Merveilleux! C'est tellement passionnant de vous avoir tous ici.

Et puis, la question que nous avons également posée était : travaillez-vous avec une communauté [autochtone]? Et nous avons une forte démonstration qu'au moins 80 % soit travaillent actuellement ou ont déjà travaillé par le passé avec des communautés autochtones et 20 % ne l'ont jamais fait.

Et enfin, en ce qui concerne votre degré de familiarité avec certains de ces concepts sur la recherche participative communautaire, la propriété, le contrôle, l'accès et la possession des Premières Nations (PCAP®), et l'Énoncé de politique des trois Conseils (EPTC) du Canada sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains. Donc, on dirait que c'est un domaine assez nouveau pour beaucoup de gens



dans la salle Zoom, auquel cas, nous avons du pain sur la planche Dee, sur ce que nous allons couvrir aujourd'hui, ce qui est excellent.

Merci à tous d'avoir suivi ce petit processus avec nous. Normalement, si nous buvions vraiment du thé, nous ferions un tour de salle Zoom et chaque personne se présenterait, mais avec 300 et quelques participants, je ne pense pas que ce soit réaliste. Et nous n'aurons pas le temps de partager certains de nos récits.

Si nous pouvons passer à la diapositive suivante, Dee, nous ferons savoir aux gens à quoi s'attendre au cours de la prochaine heure et un peu plus. Nous allons d'abord passer en revue ce qui a été abordé très brièvement lors du dernier webinaire, où mesdames Lewis et Elana Nightingale ont abordé quelques bases de l'évaluation des impacts sur la santé et les pratiques exemplaires. Donc, Dee va couvrir cela, mais la majeure partie de notre attention aujourd'hui concerne, en quelque sorte, le cadre théorique de ce qu'est la recherche participative communautaire, et ce que signifie « boire du thé », et ce que signifie « boire plus qu'une seule tasse de thé », si vous voulez.

Donc, nous allons nous concentrer beaucoup sur cette transition de la recherche menée par les chercheurs, à la recherche fondée sur la communauté, puis, à la recherche participative communautaire dirigée par des Autochtones (RPCDA), car il y a beaucoup de chevauchement entre ce que nous disons à propos de la RPC dirigée par des Autochtones et sur l'évaluation des impacts sur la santé dirigée par des Autochtones. Donc, on constate beaucoup de chevauchement dans cela.

Nous allons faire un peu de narration et partager certaines de nos expériences personnelles dans cet espace, et nous concluons avec quelques remarques finales qui sont en fait vraiment axées sur ceux qui sont issus de communautés autochtones ou d'organisations autochtones dans la salle Zoom, comme des idées sur ce qu'il faut surveiller et comment obtenir les meilleurs collaborateurs possibles pour votre propre travail d'évaluation des impacts sur la santé. Et puis nous aurons un peu de temps si les gens ont des questions.

D'accord, à toi Dee, pour la prochaine diapositive.

Diana Lewis : Merci, Heather. La *Loi sur l'évaluation de l'impact* de 2019 définit les « changements négatifs non négligeables aux conditions sanitaires, sociales ou économiques des peuples autochtones du Canada », ainsi que les répercussions positives ou négatives de tels changements, comme relevant d'un domaine de compétence fédérale. Bien que la *Loi sur l'évaluation de l'impact* exige la prise en compte des effets potentiels sur la santé, dans ce pays, les évaluations des impacts sur la santé continuent d'être faites sur une base volontaire. L'International Association for Impact Assessment (IAIA) [Association internationale pour l'évaluation des impacts], largement reconnue pour mettre en avant des lignes directrices éclairées destinées aux praticiens, recommande que les évaluations d'impact adoptent une approche globale et équitable de la santé qui mobilise tous les groupes potentiellement touchés.



Une récente revue de la littérature réalisée par McDermott et ses collègues sur les cadres d'évaluation de l'impact sur la santé, cependant, a révélé qu'aucun d'entre eux ne fournissait des lignes directrices appropriées pour traduire les cinq principes clés afin de guider l'élaboration des évaluations d'impacts sur la santé, comme mis en avant par l'Association internationale. La citation sera partagée dans la fenêtre de clavardage. Ces cinq principes clés de l'IAIA, comprennent : 1) adopter une approche globale sur la santé; 2) mobiliser tous les groupes potentiellement touchés; 3) tenir compte de l'équité et de l'égalité dans la répartition des effets sur la santé; 4) s'engager à utiliser les données probantes de manière éthique et impartiale; et 5) souligner l'aspect durable dans l'évaluation des effets futurs à court et à long terme. Étant donné que les évaluations des impacts sur la santé sont de plus en plus recommandées dans les processus d'évaluation d'impacts, il est nécessaire d'élaborer ces lignes directrices. Pour les Autochtones, il s'agit d'une préoccupation urgente qui nécessite un processus autonome et dirigé par les Autochtones, établi par les Autochtones eux-mêmes. Diapositive suivante.

Alors, à quoi cela ressemble-t-il? Selon notre revue de la littérature, nous sommes d'avis que pour faire en sorte que les processus d'évaluation de l'impact sur la santé soient pertinents pour les Autochtones et qu'ils reflètent leurs savoirs et leurs valeurs, nous proposons que les évaluations des impacts sur la santé spécifiques aux Autochtones adoptent huit pratiques exemplaires : qu'ils soient dirigés par des Autochtones; qu'ils permettent de déterminer les possibles répercussions en fonction de modèles de santé et de bien-être spécifiques à la communauté concernée; qu'ils évaluent les répercussions par rapport aux données de référence spécifiques à la communauté en matière de santé; qu'ils adoptent des méthodologies reposant sur les valeurs autochtones; qu'ils accordent la priorité aux effets cumulatifs; qu'ils respectent l'autorité des Autochtones sur leurs systèmes de connaissances; qu'ils améliorent les liens et la communication entre les populations autochtones, le gouvernement et l'industrie; qu'ils intègrent une analyse comparative entre les sexes, pertinente sur le plan culturel, et qui tient compte de la notion d'équité. Diapositive suivante.

Heather Castleden : Oui, merci Dee. Donc, nous allons passer dans l'espace de la recherche participative communautaire, et nous allons nous inspirer un peu de cette idée de « boire du thé » tout au long de notre présentation.

Donc, en 2012, j'ai travaillé avec deux de mes anciens étudiants sur un projet de recherche qui a exploré comment les chercheurs universitaires canadiens incarnent et comprennent, qu'est-ce que cela signifie de faire de la recherche participative communautaire avec des Autochtones? Et c'est parce que j'avais cessé de faire de la recherche menée par les chercheurs pour commencer à faire de la RPC qui était collaborative et cocréée avec des partenaires autochtones. Mais plus je faisais de présentations à ce sujet, plus je commençais à entendre de plus en plus de gens parler de faire de la RPC aussi. Et donc, je voulais vraiment avoir une idée, si les gens agissaient comme on pourrait s'y attendre d'après la description de la recherche participative communautaire dans la littérature. Donc, je vais entrer un peu dans le vif du sujet, mais d'abord, si nous pouvions passer à la diapositive suivante.



Je voudrais juste apporter une précision lorsque je parle de recherche menée par les chercheurs. Et alors, dans ce genre de recherche, le scientifique est considéré ou le chercheur est considéré, comme l'expert, l'observateur neutre du phénomène expérimental ou naturel, et le connaisseur des vérités. Ce genre de mentalité règne dans les milieux universitaires depuis des décennies. Il était considéré comme l'étalon-or de la recherche en raison de ses lignes épurées, de sa linéarité, de son « c'est la façon de faire », étape par étape, et aussi de l'objectif de la tour d'ivoire de la généralisabilité à des populations plus larges. La façon dont je vois les choses est que c'est comme une approche universelle selon laquelle si cela fonctionne ici, cela fonctionnera là-bas, et j'espère qu'un des messages clés que vous retiendrez de notre conversation d'aujourd'hui est qu'il ne s'agit pas d'une approche universelle.

Donc, dans la recherche menée par les chercheurs, les chercheurs choisissent la question, recueillent les données, analysent les données, et publient les résultats dans les revues à comité de lecture. Et avec un exemple un peu ironique, disons simplement que je suis une épidémiologiste et que je veux savoir, la comédie tue-t-elle? Et donc, par exemple, je pourrais faire une étude de cohorte, rétrospective et longitudinale, sur les personnes décédées d'une crise cardiaque, et faire un recoupement de cela avec des données du coroner sur le lieu du décès. Cela étant dit, sont-elles mortes dans un cabaret humoristique? Et c'est le chercheur qui décide : « c'est une question de recherche importante pour moi ». Mais est-ce utile? Et je suppose que pour la carrière universitaire du chercheur, elle l'est [la question est utile] parce qu'il publierait quelque chose, et nous comptons tout dans le milieu universitaire; nous comptons combien d'articles nous publions, combien de subventions nous avons, combien d'étudiants nous supervisons, ce genre de choses. Mais dans la recherche participative communautaire, l'approche est totalement inversée, ou du moins en théorie, elle l'est.

Donc, dans une RPC, en théorie, le chercheur travaille avec la communauté pour explorer et boire le thé ensemble afin de déterminer quelles sont les questions que nous pourrions poser ensemble, et comment nous pourrions utiliser certaines méthodes de recherche pour répondre à ces questions. Et puis nous pourrions examiner les données ensemble et les analyser ensemble, et partager les résultats afin qu'ils soient mutuellement bénéfiques, de sorte que, oui, l'universitaire obtienne la publication, ce qui est important pour son avancement professionnel, mais aussi que la communauté obtienne les réponses aux questions qu'elle se pose.

Alors, ce que j'ai trouvé dans mes recherches, il y a 15 ans, après avoir interrogé tous ces chercheurs canadiens qui se sont autodéclarés comme faisant de la RPC avec les communautés autochtones, c'est que la plupart d'entre nous n'étaient pas encore rendus là. Et beaucoup de ce que j'ai entendu, c'est qu'ils apportaient toujours leur sujet à une communauté, souvent comme un appel à froid, pas avec des relations préexistantes établies sur une sorte de réciprocité, de confiance ou de respect. Et l'une des principales choses dont je me souviens que m'a dit un des participants lorsque j'ai posé la question, c'était : « Eh bien, je n'ai pas eu recours à l'intimidation pour me frayer un chemin, mais je n'étais certainement pas invité ». Et c'était donc un moment clé « eureka! » pour moi sur ce qui rend la recherche menée par la communauté différente du type, disons, général de RPC.



Lors de nos entretiens avec les participants, nous avons également entendu que beaucoup d'entre eux mobilisaient assurément la communauté dans la collecte de données; ils pouvaient donc embaucher des membres de la communauté pour aider à la collecte et à la traduction des données, mais là où les choses se sont un peu dégradées, c'est qu'ils prenaient les données de la communauté et en faisaient l'analyse, puis publiaient leurs résultats. Et historiquement, ce que l'on entend également, en particulier de la part des communautés, c'est que ces chercheurs ne revenaient pas pour partager ce qu'ils avaient trouvé, pas plus qu'ils ne reconnaissaient comment la communauté était cocréatrice de ce travail. Et donc il y aurait souvent une mention de reconnaissance, mais pas de reconnaissance de la création partagée de savoirs.

Et l'un des aspects de cette recherche, encore une fois, qui m'a vraiment frappée, c'est que les universitaires ne veulent pas abandonner le contrôle de la façon dont quelque chose se déroule, et cela peut donc être très effrayant pour un chercheur qui a l'habitude de se faire dire qu'il est l'expert en quelque chose et que c'est la façon dont il fait les choses, de renoncer soudainement au contrôle et de dire : « Eh bien, peut-être que la communauté sait mieux, et peut-être que je ne sais pas. » Et donc, il y a cette leçon d'humilité qui, je pense aussi, est quelque chose qui imprègne le processus d'arriver à faire de la RPC dans le bon sens.

Ainsi, après 15 ans à travailler ensemble, Dee et moi, avons décidé qu'il était temps d'écrire un nouvel article, pour examiner ce que les gens pensent maintenant de la recherche communautaire, en particulier parce que nous avons vu un réel changement vers la RPC dirigée par des Autochtones. Et donc, nous avons fait un autre article et cette fois, il s'agit plus que simplement boire du thé. Alors, à toi, Dee.

Diana Lewis : Merci, Heather. En 2023, un groupe d'entre nous s'est réuni pour réfléchir à un parcours de recherche de sept ans sur la RPC dirigée par des Autochtones que nous commençons à conclure. Nous nous sommes demandé : « Que pouvons-nous offrir de ce parcours qui permettrait à d'autres d'en tirer des leçons? » Ce que nous avons appris, c'est que c'était plus que simplement boire le thé ensemble. Partagée à travers les yeux du nouveau membre de l'équipe de la RPC dirigée par des Autochtones, elle a trouvé que cette approche de la recherche consistait beaucoup à bavarder, rire, marcher, manger, célébrer, se souvenir et débattre avec optimisme de la teinte de gris qui serait considérée comme la plus proche du bleu pour un ciel de février sur l'île de Vancouver. Nous étions à trois jours de coucher les mots sur papier. Ce que nous avons fait, c'était prendre le temps d'établir la relation – une relation qui nous amènerait, en tant qu'équipe, jusqu'au milieu de l'été pour soumettre la première ébauche d'un manuscrit à une revue universitaire.

Donc, en réponse à la diapositive de Heather sur la RPC, notre approche de la RPC dirigée par des Autochtones est que nous sommes enracinés et axés sur l'éthique relationnelle et l'obligation de rendre des comptes. Nous prenons soin et sommes responsables de toutes nos relations. Nous collaborons. Nous collaborons sur les questions de recherche, le type de données nécessaires, la manière dont elles sont recueillies, analysées et partagées. L'Association des femmes autochtones du Canada a élaboré



une analyse comparative entre les sexes culturellement pertinente qui reconnaît que le sexe et le genre recourent non seulement les facteurs identitaires, mais aussi les facteurs historiques, culturels, racisés et politiques qui façonnent les expériences autochtones. Comprendre le lieu et le moment opportun, par exemple : savez-vous qui sont les premiers habitants de cette terre? Savez-vous quelles sont leurs responsabilités et leurs relations avec la terre? Comment ont-ils été dépossédés de leurs terres? J'insiste, il faut que vous sachiez cela. Ne mettez pas le fardeau sur la communauté en arrivant et en n'ayant pas fait vos devoirs ou en leur demandant de vous mettre au courant.

Droit de refus, par exemple : dans l'article *It's more than drinking tea* [c'est plus que boire le thé], nous écrivons sur une communauté qui ne veut pas que ses données soient partagées avec l'équipe de projet plus élargie, et nous avons travaillé avec cela pour respecter l'autonomie de la communauté à prendre cette décision et pour respecter leur souveraineté sur leurs données. Comme il a été mentionné précédemment, respectez le fait que la communauté est propriétaire de ses données et décidera quand, [avec] qui et où ces données seront partagées, et que ses membres sont coauteurs et décident de ce qui sera publié. Et enfin, nous vous rappelons que vous avez la responsabilité de comprendre comment la recherche dirigée par des Autochtones se déroulera. Heather?

Heather Castleden : Merci, Dee. Oui, la RPC dirigée par des Autochtones est, à bien des égards, semblable à ce que j'avais décrit sur ce que la RPC est sensée être, en théorie, mais elle va en fait un peu plus loin en regard du leadership autochtone dans tous les aspects de la prise de décision d'un projet. Cela garantit la pertinence pour la communauté, le respect de leurs priorités. Elle crée un espace pour la relationalité. Cela garantit que les individus comprennent quelles sont leurs responsabilités et comment le chercheur ou le consultant est responsable envers la communauté ou la nation. Cela signifie que la communauté décide des questions de recherche à creuser, comme le montre la figure A ici, où Dee et moi étions invitées à rencontrer la dirigeante de la communauté pour entendre parler des priorités de leur communauté en matière de recherche. Dans la figure B, cela signifie que la communauté décide comment faire la recherche et choisit les méthodes qui seront utilisées.

Et donc, nous nous réunissons tous, et dans ce cas, c'était ensemble dans la cérémonie et la relationalité, pour une discussion approfondie pendant plusieurs jours. Ce n'est pas par courriel, ce n'est pas par l'intermédiaire de Teams ou de Zoom. C'est en personne, en interrelation, sur la terre. Cela signifie que la communauté décide comment donner un sens aux données et comment les utiliser, comme le dépeignent les figures C et D, où nous nous étions mobilisées pour une analyse collaborative. Et cela signifie également que la communauté obtient les résultats en premier, et non après coup. C'est illustré à la figure E, où les choses sont également discutées en interne avant de décider si et quand partager ces nouvelles connaissances au-delà de la communauté. Diapositive suivante, Dee...

Diana Lewis : Il existe de nombreux exemples pour s'assurer que nous respectons la gouvernance et la souveraineté des données. Voici la liste de certains principes, de pratiques exemplaires et de lignes



directrices qui ont été élaborés par des Autochtones et auxquels vous pouvez vous reporter. Les liens seront dans la fenêtre de clavardage.

Savez-vous ce que signifient PCAP® et PCAI? – Propriété, contrôle, accès, et possession ou intendance. *L'Énoncé de politique des trois Conseils sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* comporte un chapitre, le « Chapitre 9 : Recherche impliquant les Premières Nations, les Inuits et les Métis du Canada », et le Centre de gouvernance de l'information des Premières Nations a élaboré la Stratégie de gouvernance des données des Premières Nations. Diapositive suivante. À toi, Heather!

Heather Castleden : Merci, Dec. Très bien! Juste un rappel. C'est le moment de prendre votre thé parce que nous allons commencer à raconter des récits ici et changer un peu de vitesse. Et je vais commencer par un récit sur la façon dont j'ai fait la transition de la recherche menée par le chercheur vers la recherche participative communautaire (RPC).

Et je tiens à exprimer ma gratitude et à remercier la Première Nation des Dénées Łutsël K'É, une communauté dénée des Territoires du Nord-Ouest, de m'avoir appris indirectement comment boire le thé. Et donc cela a commencé un peu comme ceci : au début des années 2000, je commençais tout juste mes études supérieures, et j'avais été formée à la façon de faire de la recherche dans la tradition occidentale, c'est-à-dire que vous analysez la revue de la littérature, vous trouvez une lacune dans la littérature, puis vous la remplissez avec un projet de votre propre conception.

Donc, pour moi, j'avais – j'ai mentionné plus tôt que je suis née sur le territoire des Dénés Yellowknives, donc dans les Territoires du Nord-Ouest, mais je n'ai pas grandi là-bas. Ma première carrière a été en tant qu'interprète en langue des signes américaine, alors j'avais beaucoup travaillé avec les communautés sourdes de Winnipeg et de Vancouver, et j'avais étudié la santé autochtone à l'université. Et donc, j'ai rassemblé ces fils conducteurs et j'ai brodé une question de recherche à partir de cela, qui était : quelles sont les expériences vécues des familles élevant des enfants sourds dans le Nord et comment peuvent-elles être soutenues par l'accès à la langue des signes et à la culture Sourde? Et donc, j'avais entendu dire, grâce à une sorte de réseautage, que la Łutsël K'É, qui est une collectivité accessible par avion d'environ 300 personnes, avait une famille avec un enfant sourd. Et donc, j'ai pensé, « eh bien, c'est génial! Cela correspond à ce que je dois faire. » Alors, j'ai appelé et j'ai dit : « Puis-je venir dans la communauté? » Et la réponse était « oui », mais je ne leur avais pas vraiment dit ce que j'allais faire et ce genre de choses.

Lorsque je suis arrivée là-bas, j'ai découvert que ma question de recherche n'était pas la priorité de la communauté. La famille qui avait un enfant sourd ne vivait plus dans la communauté, et j'étais un peu coincée comme, « qu'est-ce que je vais faire ». Et donc, est-ce que je continue dans ma trajectoire de recherche, parce que c'est ce pour quoi j'ai été formé, ou est-ce que je fais autre chose? Et finalement, je pense que j'avais trop peur de m'affranchir de ce que je pensais être venue faire là, alors j'ai poursuivi mon projet et j'ai parlé avec des gens qui étaient de la famille ou qui occupaient des postes de direction sociale et politique, mais j'ai aussi passé beaucoup de temps à aller à des événements communautaires,



à traîner au bureau de la bande, à aller à la salle communautaire, à parler avec des gens à l'extérieur, à aller à la chasse et à essayer d'en apprendre davantage sur la communauté pendant que j'y étais.

Et plus j'écoutais et buvais du thé avec les gens, plus j'entendais parler d'un problème vraiment urgent dans la communauté, et il s'agissait de changements induits par l'homme dans les schémas de migration du caribou en raison d'une nouvelle mine de diamants à ciel ouvert. Et je me suis dit : « Ciel! Si seulement j'avais demandé la permission de venir et de passer tout ce mois, ce premier mois, à simplement écouter, j'aurais peut-être pu proposer un projet de recherche qui aurait été utile à l'époque à la communauté. » Et donc, alors que je terminais mon étude sur la surdité, je me sentais vraiment mal à l'aise avec ce que je faisais là-bas, prendre de la place, cela n'avait pas de sens ni d'utilité pour la communauté à ce moment-là. Et c'est à ce moment-là que j'ai dit plus jamais, et j'ai embrassé l'idée de faire de la recherche participative communautaire.

Donc, ma prochaine étude, lorsque j'ai terminé – c'était mes études de maîtrise – quand j'ai voulu faire mon doctorat, j'ai pensé : « Eh bien, j'aimerais vraiment retourner à Łutsël K'é, et explorer, peut-être qu'il est temps, peut-être que c'est le moment de faire cette étude sur la migration du caribou. » Et puis, je me suis dit, c'est bien – et d'un point de vue de relationalité, beaucoup de choses avaient changé dans ma vie. J'avais maintenant un nouveau bébé, mon premier bébé, et j'ai pensé « eh bien, je vais emmener mon bébé avec moi », et alors je me suis dit « eh bien, je vais aussi emmener mes parents avec moi ».

Et donc, je suis allée dans la communauté et je suis restée un mois, parce que j'ai pensé qu'un mois était vraiment une période de temps raisonnable pour que je commence à avoir une idée des priorités de la communauté, pour rencontrer les personnes qui m'avaient soutenu lors de ma dernière visite et mon dernier projet de recherche, et pour déterminer si c'était le moment ou non de faire un projet, si cela leur était utile. Mais j'ai appris, une fois que je suis arrivée là-bas et que j'ai établi ces liens, qu'ils avaient déjà des chercheurs dans la communauté qui faisaient ce travail et qu'ils n'avaient pas besoin de moi. Et donc, c'est simplement devenu une visite vraiment merveilleuse. Si nous pouvons passer à la diapositive suivante, je vais juste continuer mon histoire, Dee.

Donc, j'ai dû déterminer, et tant que doctorante qui veut faire de la recherche communautaire, comment cela va-t-il se dérouler? Quelles relations ai-je? Je savais que Łutsël K'é n'avait pas besoin de moi, et donc, y a-t-il un autre endroit où je pourrais être utile en recherche? Alors, j'ai voulu m'inspirer de ce que j'apprenais en tant qu'étudiante universitaire sur les théories géographiques de la culture, du lieu et de la santé, et je voulais que cela soit utile à ceux avec qui je collaborerais. Alors, j'ai commencé à explorer d'autres options et j'ai commencé à boire le thé dans d'autres lieux. Par exemple, je vivais alors sur l'île de Vancouver et j'ai appris qu'une nation, la Nation Nuu-chah-nulth tenait une conférence sur le cèdre. Et je les ai contactés pour voir si je pouvais y assister, après avoir expliqué un peu qui j'étais en tant qu'étudiante, et ils ont dit oui. Et puis j'ai demandé : « Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour être utile à cette conférence? Je ne veux pas simplement y aller, recevoir et emporter ces choses avec moi. Qu'est-ce que j'ai à offrir? » Et ils m'ont demandé si j'avais un appareil photo de



bonne qualité, et j'ai dit : « En fait, oui. » Et ils ont dit : « Pourriez-vous être notre photographe de conférence? » Et j'ai dit : « Bien sûr. » Et c'était une merveilleuse façon de rencontrer des chefs communautaires, des Aînés, des sculpteurs, des tisserands et des forestiers. Et à la fin, le chef du conseil m'a invité à visiter la communauté, à rencontrer le conseil et à discuter des recherches que nous pourrions éventuellement faire ensemble.

Donc, à la rencontre, nous avons parlé du Symposium sur le cèdre, comment nous pourrions le transformer en projet de recherche, et nous avons parlé des types de méthodes que nous pourrions utiliser pour explorer les relations des Huu-ay-aht avec le cèdre. Et ce que j'ai entendu haut et fort, c'est : « Pas une autre entrevue, pas une autre enquête. Nous sommes inondés de ce genre de choses. » Et, il s'est avéré que je venais d'être exposée à une nouvelle méthode appelée « la recherche par le récit photographique [*photovoice*] », et alors nous avons pensé, « utilisons la photographie et la narration pour réaliser ce projet ». Et le conseil a immédiatement créé un comité consultatif [cercle consultatif] pour m'aider à me guider dans la communauté en tant qu'étrangère, et ce comité consultatif était un groupe de trois : un archiviste communautaire, un conseiller élu et un chef héréditaire. Et j'ai également pu embaucher quelques membres de la communauté pour aider à recueillir des données et à les analyser avec moi.

Nous nous sommes mis d'accord au départ sur la façon dont nous allions reconnaître la contribution de la Nation, et vous pouvez donc voir sur la diapositive ici que la Première Nation Huu-ay-aht est un auteur du travail, que les résultats n'étaient pas seulement pour moi. Il s'agissait d'un projet qui devait avoir plus que des répercussions universitaires; il s'agissait de développer les capacités de recherche dans la communauté, les capacités techniques autour de la réalisation d'une méthode particulière. Les résultats ont contribué à la planification de l'usage des terres et de la communauté. Elle a aidé à déterminer les priorités en santé. Les conclusions ont été utilisées dans leurs procédures judiciaires, dans les négociations de leur traité, dans un festival de cinéma, et dans un sens général à cela, c'est le projet de la communauté.

Donc, c'est essentiellement comme cela que je fais mes recherches maintenant, mais le plus souvent, Dee et moi sommes – alors que nous sommes invités à boire le thé avec les communautés, les communautés autochtones sont assurément les têtes dirigeantes maintenant. Ce ne sont plus seulement les chercheurs qui tendent la main. Mais c'est la façon dont nous, universitaires, consultants et gouvernements, interagissons avec les Autochtones. La rumeur se répand, et les personnes ont donc la réputation de s'engager dans ces espaces, mais même lorsque les communautés se mobilisent, comme un groupe de femmes de Pictou Landing l'a fait avec Dee, elle devait quand même toujours boire le thé. Alors, je me tourne vers toi maintenant, Dee.

Diana Lewis : Merci, Heather. Les femmes de la Première Nation de Pictou Landing m'ont invitée dans leur communauté. Je suis une Mi'kmaw d'une réserve voisine. Elles avaient entendu dire que je venais de terminer une maîtrise en gestion des ressources et de l'environnement. Certaines des femmes connaissaient ma famille, mes parents, mes grands-parents, mais je devais quand même boire le thé



avec les femmes. Elles m'ont raconté leur histoire, d'avoir été touchées par une usine de pâtes et papiers à proximité, et que personne n'écoutait leurs préoccupations concernant les effets potentiels sur la santé des membres de leur communauté. Elles m'ont demandé si je pouvais les aider.

Me sentant un peu dépassée par ce qu'elles me demandaient, j'ai alors demandé si je pouvais les présenter à des chercheurs de Dal [l'Université Dalhousie], d'où je venais d'obtenir mon diplôme. J'avais entendu parler de Heather, qui avait récemment commencé à travailler à Dal. Je me suis assurée de bien saisir sa démarche avant de l'inviter à se joindre à moi pour rencontrer les femmes lors d'une réunion du groupe des femmes autochtones de la Première Nation de Pictou Landing. Heather?

Heather Castleden : Oui, je me souviens quand tu es entrée dans mon bureau et que le courant est tout de suite passé entre nous, et puis tu as commencé à me parler du projet. Et j'ai été immédiatement honorée, mais aussi très nerveuse à l'idée de faire ce genre de projet parce que je n'avais pas de compétence en épidémiologie, je n'avais pas de compétence en ingénierie environnementale ou en écotoxicologie, mais je donnais vraiment beaucoup de valeur à la recherche communautaire. Donc, travailler avec un groupe de femmes qui voulaient diriger ce projet de recherche était vraiment quelque chose d'inspirant et qui donnait plein d'espoir. Et j'ai pensé que l'une des choses que je pouvais faire était d'être un peu un pont entre elles et d'autres experts potentiels qui pourraient combler certaines lacunes dans la partie occidentale de la science que nous faisons. Et ce projet que nous avons fini par faire avec le groupe des femmes autochtones a apporté des méthodes scientifiques autochtones et occidentales à notre travail.

Et Dee et moi avons suggéré que nous tenions une table ronde avec des partenaires potentiels pour le projet. Donc, inviter différents experts de différentes universités afin que les femmes puissent être un peu comme – je ne me souviens pas de tous les noms de ces concours où il y a un jury, puis qu'elles se disent : « Qui voulons-nous inviter à la prochaine table de discussion? » Et donc, c'est de cette façon que les femmes ont choisi les personnes qui participeraient, celles qui s'intégreraient bien, celles qui étaient prêtes à boire le thé avec elles et à suivre leur leadership et leur direction. Nous avons bu beaucoup de thé au cours de ces cinq ans, n'est-ce pas?

Diana Lewis : Oui. Alors, j'ai pris ce que j'ai appris en travaillant avec le groupe de femmes autochtones de Pictou Landing, et maintenant je travaille avec les Yukwanulha Yukwanikuhliyo, les femmes de la Nation des Oneidas de la Thames, les Premières Nations des Chipewyans d'Athabasca et des Dénés, la Nation métisse de Fort Chipewyan et la Première Nation crie Mikisew. J'ai récemment commencé à travailler avec ma propre communauté de la Première Nation de Sipekne'katik, et aucun processus ne ressemble à l'autre. Diapositive suivante. Heather?

Heather Castleden : Absolument. Et de même, j'ai également commencé à travailler avec beaucoup d'autres nations et peuples autochtones du monde entier. Et l'une des choses que j'ai mentionnées, quelques diapositives plus tôt autour du cercle consultatif [comité consultatif], est quelque chose que Dee et moi avons toutes les deux adopté dans notre travail, et nous en parlons sous la forme de



gouvernance. Ainsi, en termes d'avoir une structuration des relations et une compréhension claire sur la façon dont nous allons travailler ensemble, la valeur d'un cercle consultatif d'une ou de plusieurs communautés avec lesquelles vous travaillez est inestimable. Il est difficile de mettre des mots sur l'importance d'avoir ces savoirs d'initiés sur ce qui fonctionne dans la communauté. Leur volonté de vous enseigner quand vous faites des erreurs, parce que nous faisons tous des erreurs, est tellement, tellement cruciale.

Et donc, le processus de gouvernance est à peu près, comme, les questions préoccupantes –, comment se prendront les décisions? Et qui prend ces décisions? Et cela contribue à assurer la responsabilisation, l'ouverture et l'intégrité de la partie du chercheur qui travaille en solidarité avec la nation. Et donc, ce que vous voyez sur cette diapositive ne sont que différents types de structures de gouvernance que nous avons créées, certaines grandes, d'autres petites. Beaucoup des miennes prennent de l'ampleur et, par exemple, je travaille toujours avec les Huu-ay-aht chez la Première Nation. Cela fait 20 ans que différents projets de recherche sont en cours. Mon cercle consultatif actuel comprend non seulement des représentants des terres ancestrales, des terres du traité de la Nation, mais aussi des représentants d'autres régions urbaines où vivent les Huu-ay-aht. Il comprend la diversité autour des jeunes et des Aînés, il comprend la diversité de genre, et il comprend la diversité à propos du choix des maisons héréditaires représentées dans ce cercle consultatif de huit personnes. Il y a donc beaucoup d'intentionnalité dans la conception d'une structure de gouvernance pour s'assurer qu'un véritable échantillon transversal de la communauté est en mesure de diriger la recherche.

Mais dans d'autres structures décisionnelles, la gouvernance serait que nous aurions travaillé directement avec la direction, alors que dans le cas de Pictou Landing, nous avons travaillé directement pour le groupe des femmes autochtones de Pictou Landing; et le chef et le conseil ont été tenus informés de notre travail, mais nos lignes directrices directes nous ont été transmises par le groupe des femmes autochtones. Donc, elles [les structures] prennent toutes des formes différentes et ce n'est pas une approche universelle. Alors, Dee, de retour à toi.

Diana Lewis : Merci, Heather. Comme je l'ai mentionné précédemment, je travaille avec les communautés de Fort Chipewyan. Les Premières Nations de Chipewyan d'Athabasca et des Dénés, la Nation métisse de Fort Chipewyan et la Première Nation crie Mikisew ont toutes des conventions de recherche avec leurs propres modèles de gouvernance des données pour guider la recherche. Les conventions de recherche diffèrent toutes de celle qui a été conclue avec le Pictou Landing First Nations Native Women's Group ou le Yukwanulha Yukwanikuhliyo. Elles [les communautés] ont toutes des enquêtes et des priorités différentes; elles sont toutes sur des trajectoires différentes. Heather?

Heather Castleden : Oui, nous avons donc décidé d'utiliser cette photo de la Boston Tea Party pour montrer ce qui peut arriver lorsque vous n'avez pas de gouvernance déterminée dès le départ, cela peut devenir un vrai gâchis, disons-le comme ça.



Et donc, juste quelques exemples à cet égard. Donc, une nation avec laquelle je travaille, elle a adopté les principes PCAP®, de sorte que les données appartiennent à la nation et sont stockées dans les archives de la nation. Mais nous voulions aussi nous assurer que les personnes de la nation qui participaient avaient l'autonomie de gérer leurs propres données et de décider si elles voulaient intégrer ou non leurs données dans les archives de la communauté. Et donc, nous en avons parlé dès le départ avec les dirigeants et nous en sommes venus à une stratégie selon laquelle, si une personne ne voulait pas intégrer ses données dans les archives communautaires, elle avait simplement besoin de me dire, pendant que je faisais la cueillette de données, qu'elles seraient gardées en dehors des archives communautaires, mais gérées par moi pendant un certain temps. Alors, c'est un exemple.

Et puis, un autre exemple, encore une fois, de l'endroit où cela pourrait être un thé gaspillé, est l'endroit où il pourrait y avoir une violation de l'éthique dans la recherche. Alors, comment réagir à une violation de l'éthique? Quelles en sont les conséquences? Et si nous avons plus de temps vers la fin de notre présentation, je peux donner un peu plus de contexte à cet exemple, mais je vais peut-être en rester là pour l'instant. Et nous pouvons passer à la prochaine diapositive, merci.

Donc, la cueillette de données est dirigée par la communauté. L'analyse des données est dirigée par la communauté. Et dans les deux cas, encore une fois, ce n'est pas une solution universelle. Donc, alors que la nation avec laquelle j'ai travaillé auparavant avait dit : « Plus d'entretiens, plus d'enquêtes », eh bien, 20 ans plus tard, nous avons fait des entretiens et nous avons fait des enquêtes parce que c'était le moment opportun pour le faire. Mais c'est vraiment particulier au contexte, et la façon dont nous recueillons les données et nous analysons les données peut être très différente. Je pourrais également parler d'un processus d'analyse de données avec une nation avec laquelle je travaille, où nous avons réalisé une série d'entretiens, mais maintenant le cercle consultatif travaille avec moi et nous nous réunissons tous les mois pour examiner comment les gens répondent à la première question, à la deuxième question. Il y avait 12 questions au cours de cette heure et demie d'entretien. Nous avons beaucoup de données riches et cela nous a pris un an pour passer en revue chaque question. Et maintenant, il nous a fallu encore six mois pour arriver à un rapport final que nous nous sentons à l'aise de présenter aux dirigeants et aux citoyens lors d'une Assemblée du peuple. Dee, tu as probablement aussi quelques exemples.

Diana Lewis : J'en ai. Dans le Nord de l'Alberta, par exemple, nous parlons d'une collectivité desservie par avion. Je travaille avec cette communauté depuis 2022, mais je continue de développer et de nourrir la relation. Parfois, ils veulent que je sois là en personne. Parfois, c'est correct d'assister à des réunions par Zoom. Nous sommes invités à des événements communautaires. Le K'ai Taillé Dene Days, les Jours anniversaires des traités, le Jamboree métis, ou peut-être le Carnaval d'hiver. Nous allons rencontrer les membres de la communauté pour qu'ils sachent : « Qui est cette personne qui collecte nos données? » Je suis à deux heures de route des Oneidas, c'est donc plus facile pour moi de faire le trajet. Et nous nous rencontrons régulièrement, parfois environ une fois par mois, selon où nous en sommes dans la recherche, et nous nous présentons pour des événements communautaires :



la Foire d'automne, les camps de jeunes. Et parfois, les réunions sont annulées au dernier moment en raison des priorités de la communauté, vous devez donc être flexible et reprogrammer. Quel est le message clé? Soyez prêt à vous adapter à ce qui fonctionne. Diapositive suivante.

Heather Castleden : Oui, absolument Dee. Les peuples autochtones à travers le Canada, et certainement au-delà, ont été inondés de travaux de recherche en santé et d'évaluations des impacts sur la santé depuis des décennies. Et ces recherches sont souvent menées par des chercheurs non autochtones, des fonctionnaires, des consultants et elles sont souvent axées sur les récits de douleur, de maladie et de dysfonctionnement. Et le plus souvent, historiquement, ceux d'entre nous qui s'identifient comme non autochtones se trompent. Nous ne comprenons pas les valeurs de la communauté, nous ne comprenons pas le contexte communautaire et, par conséquent, nous déformons souvent les communautés. Alors, en bref, nous faisons souvent plus de mal que de bien.

Nous commençons donc à voir ce changement, dont Dee et moi parlons, au sujet de l'importance de tout ce qui est dirigé par des Autochtones. Les peuples autochtones font leurs propres recherches, ils veulent leurs propres évaluations des impacts sur la santé, et ils insistent sur le fait que toute personne qui travaille avec eux le fait à partir de positions de soutien, de solidarité et d'humilité pour correspondre à leur origine, qui est un lieu de force et de résilience.

Et donc, l'un des écrits les plus puissants que j'ai vus il y a une décennie était celui d'Eve Tuck et K. Wayne Yang sur le droit de refus de la recherche. Et ce que cela signifie, c'est qu'il y a des citations que Tuck et Yang font ressortir dans leur propre manuscrit, que vous pouvez voir ici, mais que parfois ce qui se passe dans la communauté reste dans la communauté autour de ce qui est important pour la communauté, mais pas nécessairement important pour la publication. Et cela peut être vraiment très difficile, particulièrement pour les chercheurs, qui, une partie de notre façon de réussir nos études est de publier. Et donc, vous devez entrer dans cette relation avec les yeux grands ouverts sur ce qui va être acceptable pour la communauté, et si vous pouvez vivre avec cela, et travailler avec cela, et être flexible avec cela, alors ce sera une relation vraiment réussie. Mais si ce n'est pas votre tasse de thé, ce n'est vraiment pas un espace où vous pouvez être.

Pour Pictou Landing, avec notre processus de partage des connaissances, nous avons trouvé dans notre structure de gouvernance initiale que tout ce que nous faisons reste avec les femmes en premier, et quand elles sont à l'aise, elles informent leur chef et leur conseil. Nous avons fait des reportages communautaires, à la fois sous forme imprimée, où nous avons fait du porte-à-porte à tous les ménages de la communauté, et nous avons organisé un dîner communautaire pour faire quelques reportages. Nous avons désigné des porte-parole pour les médias parce qu'il s'agissait d'un problème très médiatisé en Nouvelle-Écosse. Et puis finalement, nous avons publié. Mais c'était plus tard. Ce n'est pas quelque chose qui s'est produit tout de suite, contrairement à ce que vous pouvez voir dans d'autres types de recherche menée par les chercheurs.



Avec la Première Nation Huu-ay-aht avec laquelle je travaille depuis un certain nombre d'années, tout passe d'abord par le Conseil consultatif de la recherche, puis par le Conseil exécutif élu et le Conseil des chefs héréditaires, le Conseil ḥawñih. Nous publions quelque chose dans l'infolettre de Huu-ay-aht. Et puis nous arrivons finalement à une Assemblée du peuple et à une publication. Donc, chaque façon de travailler est différente, encore une fois, et je pense que c'est l'un de nos grands axes ici. Diapositive suivante, Dee...

Ainsi, en pensant à la réciprocité dans la recherche, dans la consultation, ce n'est pas, selon mon expérience du moins en tant que personne non autochtone, ce n'est pas censé être transactionnel. Ce n'est pas censé être : « Oh, est-ce que je peux vous parler? Voici votre rétribution pour m'avoir accordé de votre temps. » Il s'agit de relationalité. Il s'agit de boire du thé, d'écouter pour comprendre ce qui profitera à la communauté avec laquelle vous travaillez, comment cela profitera à la communauté et de déterminer comment être responsable et transparent dans votre collaboration. Diapositive suivante, Dee...

Diana Lewis : Pour les membres de la communauté qui écoutent, voici quelques suggestions modestes que nous aimerions partager de notre expérience. Comme les femmes de la Première Nation de Pictou Landing, interrogez des chercheurs ou des praticiens, trouvez la personne qui convient. Demandez-leur de partager une publication ou un rapport récent rédigé en langage clair. Examinez-les, demandez des références aux communautés avec lesquelles ils ont travaillé. Demandez-leur de venir en personne dans votre communauté.

Heather Castleden : Et demandez-leur s'ils connaissent la *Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*, et plus précisément, demandez-leur d'expliquer ce que signifie pour eux le consentement libre, préalable et éclairé. Demandez-leur s'ils connaissent les principes de propriété, de contrôle, d'accès et de possession. Demandez-leur s'ils connaissent l'*Énoncé de politique des trois Conseils sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains*. Demandez-leur des copies d'anciens mandats ou protocoles d'ententes [PE]. Demandez-leur de les cocréer avec vous. Demander quelles sont les conséquences, de leur point de vue, si ce PE ou ce mandat est violé.

Et puis j'ajoute, posez-leur la question d'argent. Et pour moi, cela signifie que, pour les chercheurs, nous demandons aux trois Conseils une subvention pour faire de la recherche, mais cette subvention ne va pas aux communautés avec lesquelles nous travaillons. Cela nous revient à l'université. Mais il y a des moyens que nous pouvons partager; nous pouvons renoncer au contrôle de l'argent des subventions. Et donc, vous pouvez leur demander : « Comment cela fonctionne-t-il? » Parce que les fonds de recherche qui viennent à un chercheur signifient que le chercheur a le contrôle sur la façon dont ces fonds sont dépensés. Et s'il n'y a pas de transparence et de responsabilisation pour cela, on peut avoir l'impression que cette importante subvention a eu très peu d'incidence. Et je ne parle pas seulement d'avantages financiers; je parle de l'incidence dans toutes les façons que j'ai déjà articulées. Alors, posez-leur des questions à ce sujet, puis explorez les moyens de faire de ce projet un véritable



projet authentique dirigé par des Autochtones, qu'il s'agisse d'une évaluation des impacts sur la santé ou d'une recherche participative communautaire, et de mettre fin à cela de manière réciproque, je suppose que c'est ce que je voulais dire. Diapositive suivante.

Diana Lewis : Et puis, j'ajouterais pour ceux – désolée Heather.

Heather Castleden : Vas-y.

Diana Lewis : Donc, j'ajouterais, pour ceux qui sont ici au nom du gouvernement, peut-être que vos processus bureaucratiques doivent changer pour être plus relationnels. En écoutant le récit de Heather et la façon dont elle a passé du temps à développer cette relation avec les Huu-ay-aht, vous devez peut-être réfléchir à la façon dont vos politiques et vos procédures vous empêchent de le faire, et de faire le travail d'une bonne façon. Par exemple, c'est un long week-end. J'ai passé dimanche matin dans un appel Zoom avec une communauté du Nord de l'Alberta, à travailler sur leur enquête. Lundi, j'ai passé la journée à travailler avec les femmes de la Nation des Oneidas de la Thames. C'est cela, être flexible. Vous devez donc examiner les systèmes dans lesquels vous travaillez.

Pensez à combien de temps nous travaillons avec la communauté. Heather a mentionné qu'elle travaille depuis 20 ans avec les Huu-ay-aht. Nous travaillons depuis 16 ans avec la Première Nation de Pictou Landing. J'ai rencontré les Oneidas pour la première fois en 2018. J'ai rencontré les Cris Mikisew en 2019, et ainsi de suite. Ce sont des relations à long terme qui n'ont pas nécessairement de fin.

Nous espérons que vous prendrez ce que vous avez appris aujourd'hui pour éclairer comment aller de l'avant dans vos rôles respectifs. *Wela'liog, tan teli pejitayog.* Avez-vous des questions?

Denica Bleau : Merci, Mesdames Heather et Diana. Encore une fois, si qui que ce soit a des questions, veuillez les écrire dans la fenêtre des Q et R [Q&A], et nous avons environ 30 minutes pour passer en revue les questions.

Donc, notre première question – je vais juste la lire : alors, madame Lewis a parlé de la compréhension du lieu et du moment opportun pour la recherche et la communauté en tant qu'élément central d'une RPC dirigée par des Autochtones. Pourquoi est-il si important pour le secteur non gouvernemental, c'est-à-dire les consultants, de connaître l'histoire du Canada, de connaître l'histoire de la communauté et le travail au sein de la communauté, et quels sont les problèmes actuels? Alors pourquoi est-il important de connaître ces choses?

Diana Lewis : Je suis tellement contente que cette question ait été posée. Alors, vous n'imaginez pas à quel point les communautés sont en surcapacité. Et quand quelqu'un vient dans la communauté et n'a pas fait ses devoirs, et ne comprend pas les conséquences de l'histoire et des situations générées par une histoire coloniale pour les communautés autochtones, cela cause beaucoup de tort aux



membres de notre communauté. L'on s'attend à ce que les membres de notre communauté aient le temps de vous tenir au courant de ces choses, et ce n'est tout simplement pas une bonne utilisation du temps des gens. Alors s'il vous plaît, je vous supplie de prendre le temps d'apprendre ces choses avant de venir dans la communauté. Et il y a beaucoup de ressources accessibles au public auxquelles vous pouvez vous reporter, et vous pouvez aller sur le site Web de Santé Canada. Il y a beaucoup de ressources développées par Santé Canada, et ainsi de suite. Je pense que c'est tellement important, je ne le soulignerai jamais assez. Merci pour la question.

Denica Bleau : Merci pour votre réponse, Madame Diana. Madame Heather, voulez-vous ajouter quelque chose avant que nous passions à la prochaine question?

Heather Castleden : Oui, je dirais juste que je suis tout à fait d'accord avec ce que Dee a dit à propos du « faites vos devoirs, faites votre apprentissage ». Nous entendons beaucoup parler de cela – depuis la CVR [Commission de vérité et réconciliation du Canada] – de l'importance d'apprendre notre histoire et de la comprendre, et de faire tout ce que vous pouvez avant d'arriver dans la communauté pour avoir fait ce travail, mais aussi pour aborder le travail que vous avez fait comme de petits pas. C'est – vous devez aborder cela avec humilité et reconnaître que vous ne savez pas tout et qu'il y a beaucoup plus à apprendre.

Donc, je me souviens juste que mes superviseurs, qui étaient de la Nation des Cris de Opaskwayak, pour mon travail d'études supérieures, disaient : « quand vous êtes là, rappelez aux gens que vous êtes là pour apprendre, que vous êtes une étudiante, que vous ne savez pas tout ». Et donc je pense que c'était les premiers enseignements sur l'humilité. Et être capable de se moquer de votre propre stupidité, je pense que c'est une bonne chose aussi, pour ceux d'entre nous qui sont des non-Autochtones. Et oui, nous avons beaucoup à apprendre. Merci.

Diana Lewis : Et si je pouvais juste ajouter une chose à cela, parce que je pense que c'est tellement important. Sans exception, chaque communauté avec laquelle nous travaillons, quand nous allons à leur rencontre, nous avons fait nos devoirs, nous sommes prêts à avoir une discussion. Et la réaction que nous recevons des partenaires communautaires est toujours : « Enfin, quelqu'un nous entend. Quelqu'un nous écoute. » La bonne volonté que cela crée dans la communauté est inestimable.

Denica Bleau : Oui. Merci, Mesdames Heather et Diana.

Cette prochaine question à laquelle je m'identifie en tant qu'étudiante, c'est une très bonne question. Alors, comment suivons-nous une approche de RPC dirigée par des Autochtones lorsque nous, en tant qu'étudiants, devons répondre à des exigences particulières (c.-à-d. des échéances pour les demandes de subvention dans le monde universitaire)? Comment proposer des QR [questions de recherche] sur les documents scolaires, tout en s'assurant que nous adaptons ces questions de recherche en fonction des voix de la communauté?



Diana Lewis : C'est une autre excellente question, et nous venons juste de vivre cette expérience. Donc, j'ai eu quatre étudiantes à la maîtrise qui ont terminé le trimestre dernier, et sur les quatre étudiantes à la maîtrise, deux des étudiantes ont dû prendre plus de temps que le temps prescrit en raison du temps nécessaire pour développer et entretenir ces relations. En fait, l'une des étudiantes a dû changer l'orientation de ses recherches, alors sa question de recherche a changé. Non pas que la communauté n'ait pas soutenu sa question de recherche; leur priorité au moment où elle avait besoin de sortir sur le terrain ne leur aurait tout simplement pas donné le temps de travailler avec elle. Mais ils l'ont invitée à revenir après l'obtention de son diplôme et à continuer ce travail parce que c'est si important pour la communauté.

Donc, j'aimerais suggérer, si vous êtes un étudiant et que vous voulez faire ce travail, vous parlez à votre superviseur des attentes pour faire le travail d'une bonne façon, et que cela n'entre pas nécessairement dans le calendrier. Et beaucoup d'universités, maintenant, savent cela. Elles ont de l'expérience dans ce domaine. Nous avons des gens qui travaillent avec l'administration, pour que l'administration comprenne que parfois ces choses peuvent arriver. Quelque chose à ajouter, Heather?

Heather Castleden : Oui. J'ajouterais simplement que même si les établissements peuvent comprendre cela, ils ne prennent pas de mesures d'adaptation en réduisant les frais de scolarité pour les étudiants qui prennent plus de temps et font de la recherche communautaire. Donc, s'il y a des administrateurs institutionnels à l'écoute, ce serait mon message pour eux : si vous faites de la RPC, considérez que cela prend plus de temps, qu'ils ne devraient pas être pénalisés, qu'ils devraient être soutenus par un financement, à plus long terme.

La deuxième chose que je dirais, c'est que – l'un de mes récits préférés à ce sujet est celui d'un cher, d'un ami très cher maintenant, qui était un de mes étudiants, qui m'a approché pour superviser son travail, et m'a dit qu'il était vraiment intéressé par la sécurité alimentaire, ou l'insécurité, dans le Nord du Québec et au Nunavut. Et j'étais comme, « oui, c'est vraiment intéressant », et il était comme, « voudriez-vous me superviser? » Et j'ai dit, « non ». Et la raison pour laquelle j'ai dit non, c'est parce que je lui ai d'abord demandé : « Êtes-vous issu de ces communautés qui, selon vous, sont conscientes des problèmes d'insécurité alimentaire? » Et il a dit « non ». Et j'ai dit : « Connaissez-vous quelqu'un dans ces communautés? » « Non. » Et j'ai dit : « Eh bien moi non plus, et vous faites un projet de maîtrise en deux ans, et je n'ai pas de relations, et vous non plus, et cela ne va pas simplement... cela ne va pas marcher. Nous n'avons pas le temps d'établir ces relations, de boire le thé, de faire ce travail. » Et donc je pense qu'à ce moment-là, il y avait un peu de tristesse de sa part, mais aussi la réalisation que : « Bon, c'était vraiment présomptueux de ma part de penser que je pouvais faire cela. » Et c'était comme moi en tant qu'étudiante diplômée, quand je voulais faire cette étude sur la surdité, je n'aurais vraiment pas dû la faire. Comme, éthiquement, je n'aurais pas dû la faire.

Et c'est une leçon que j'ai apprise, et donc je veux payer au suivant maintenant dans ma façon de superviser les étudiants. Et je leur dis : « Si vous êtes de cette communauté ou avez déjà une grande relation avec cette communauté, alors explorons-la ensemble et voyons s'il y a un intérêt à faire



quelque chose ensemble. Quelles sont leurs priorités? » Et puis s'il n'a pas ces relations, c'est là que je dirai : « Je serais prête à superviser le travail sur l'un de mes projets, mais aussi à faire comprendre qu'il y a un processus en deux étapes à cela. » Bien que je puisse dire : « Oui, je vous superviserais », je veux qu'il soit prêt à savoir que c'est aussi la communauté qui doit l'évaluer, qui doit décider : « Cette personne a-t-elle un bon cœur et un bon esprit, et voulons-nous aussi travailler avec elle? »

Et donc, c'est un processus en deux étapes. Je m'assure d'avoir bien saisi la personne, puis je la présente à la communauté et la communauté l'évalue à son tour. Et jusqu'à présent, ça s'est très bien passé. C'est ce que je dirais aussi. Merci.

Denica Bleau : J'adore cela. J'adore aussi, quand vous les amies parliez et que madame Diana disait : « J'ai dû m'assurer de bien saisir la démarche de Heather. » Parce que c'est tellement important la relationalité. Donc, j'aime bien que ce thème soit abordé.

Donc, nous avons la question trois : dans les situations où les Premières Nations ont leur propre comité d'examen éthique établi, comme le Manitoulin Anishinaabeg Research Review Committee [le comité d'examen en recherche des Anishinaabes de Manitoulin], comment les chercheurs ou les étudiants peuvent-ils naviguer dans cette relation entre l'examen communautaire et les exigences du CER [comité d'éthique en recherche] universitaire?

Diana Lewis : Heather, veux-tu continuer?

Heather Castleden : Bien sûr! Il y a deux articles que je veux mettre dans la fenêtre de clavardage. L'un d'eux s'appelle *Leashes and Lies* [*Leashes and Lies: Navigating the Colonial Tensions of Institutional Ethics of Research Involving Indigenous Peoples in Canada*]. C'est un article que j'ai coécrit avec un de mes anciens postdoctorants, et qui traite des défis liés au traitement de l'éthique institutionnelle. C'est donc le premier, mais il s'agit essentiellement du fait que – l'université a une éthique procédurale, les communautés ont une éthique relationnelle, et elles ne se ressemblent pas. Et donc, l'une des choses dans l'Énoncé de politique des trois Conseils que les universités doivent respecter, c'est qu'il dit en langage clair que ce sont des lignes directrices et qu'il ne l'emporte pas sur l'autorité de la communauté.

Et donc, un étudiant, ou un membre du corps professoral, ou un chercheur, un chercheur indépendant, peut faire référence à cela dans sa demande à l'université pour dire : « Bien que ceci soit ce à quoi vous vous attendez, je vais aller de l'avant avec cela parce que c'est ce que dit l'éthique de la communauté. » Et donc, cet article de *Leashes and Lies* a à voir avec, par exemple, « nous sommes tenus en laisse, parfois, à l'université », et donc il y a des moments où les chercheurs – et cela était fondé sur des entretiens que j'ai eus avec des chercheurs – où ils disent : « eh bien, je l'ai fait de toute façon parce que je respecte l'autonomie autochtone de faire ces choses ». C'est donc en quelque sorte ma première réponse.



Le deuxième article que j'aimerais mettre dans le clavardage est écrit par l'une de mes anciennes doctorantes, qui est Kanyen'kehá:ka de Tyendinaga, et c'est elle qui écrit cet article. La première partie du titre est *Dear John*, et c'est un peu comme une lettre « Cher John » qui prend un peu un ton de refus. Mais essentiellement, elle écrit en tant que femme Kanyen'kehá:ka, faisant des recherches dans sa propre communauté et devant faire face, principalement, à un comité d'éthique étranger qui décide de ce qui est éthique dans son espace et avec sa nation. Et donc, elle écrit sur ces tensions et en tant qu'étudiante, elle écrit sur la façon dont elle venait me voir et me disait : « Heather, qu'est-ce que je suis censée faire? Ils veulent faire ceci dans la communauté », et je lui disais : « Alors, tu fais ce qu'ils veulent faire dans la communauté, et nous nous occuperons de l'éthique plus tard. »

Et donc, c'est là que vous dites : « Je travaille en solidarité avec cette communauté, et c'est le flux et le rythme de ce à quoi les choses ressemblent et comment cela se passe. » Cela ne correspond pas nécessairement à l'université, mais c'est là que vous avez une superviseure qui vous soutient et qui vous soutiendra. Mais, encore une fois, il suffit de mentionner l'Énoncé – l'EPTC 2 [Énoncé de politique des trois Conseils, version 2] sur l'autorité autochtone, puis vous pouvez également vous reporter à notre législation fédérale sur la *Loi sur la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones*. Donc, il y a beaucoup de façons de s'y retrouver, et je suis heureuse de partager ces articles si les personnes veulent me contacter.

Denica Bleau : Diana, vouliez-vous commenter cela?

Diana Lewis : Donc, j'ajouterais simplement que dans ma communauté, nous avons Mi'kmaw Ethics Watch, et donc, nous pourrions être l'une des plus anciennes approches de surveillance de l'éthique communautaire au Canada. Et lorsque nous avons travaillé avec les femmes de Pictou Landing, si Heather s'en souvient, nous leur avons demandé : « Allons-nous au Mi'kmaw Ethics Watch pour obtenir la permission de travailler dans la communauté? » Et elles ont répondu : « Pourquoi voudriez-vous aller au Mi'kmaw Ethics Watch? Vous avez notre permission pour travailler avec nous. » Et donc, ce n'est pas toujours aussi simple non plus, si la communauté vient vous demander de faire des recherches avec eux.

Heather Castleden : Oui, tout à fait.

Denica Bleau : Dieu merci aussi pour les excellents superviseurs qui repoussent ces limites.

D'accord, alors Madame Castleden : vous avez mentionné rassembler les méthodes et les connaissances occidentales et autochtones dans la recherche. Comment faites-vous, ou comment le concept de – je ne vais pas pouvoir dire ce mot – *Etuaptmumk*, ou approche à double perspective, s'intègre-t-il dans la RPC ou la RPCDA dans la pratique? Comment les abordez-vous, comment intégrez-vous les connaissances occidentales dans le cadre des processus de recherche?



Et puis, je pense que l'une des autres questions a également mentionné qu'il y a eu une contestation plus récente de l'approche à double perspective, donc il faut aussi naviguer dans ces eaux-là. Une question étendue.

Heather Castleden : Eh bien, je pense que c'est une question pour toutes les deux, Dee et moi. *Etuaptmumk* est un concept inventé par Albert Marshall de la Première Nation d'Eskasoni, il est un Aîné Mi'kmaw. Et *Etuaptmumk* s'est vraiment répandu dans tout le pays et au-delà sur l'importance de – la façon dont j'interprète ce qu'il a dit dans nos conversations, c'est qu'il s'agit de respecter de multiples épistémologies, ou de multiples façons de comprendre le monde, et d'être et de faire les choses dans le monde. Et puis, l'université c'est vraiment au sujet de faire les choses à la façon occidentale. Elle ne prend pas en compte « le clivage Nord-Sud ». Elle ne tient pas compte des systèmes de savoirs autochtones et de toute leur diversité, et donc *Etuaptmumk* est vraiment un espace pour parler avec amour, et exprimer l'amour dans toutes ces différentes façons de faire les choses, de les respecter, de les adopter et de les considérer comme également légitimes dans leur propre droit, qu'elles n'ont pas besoin d'être validées par la science occidentale. Elles ont leurs propres systèmes de validation.

Et donc, je pense que l'une des choses les plus difficiles à faire est de bien le faire, d'amener les sciences occidentales et autochtones en conversation les unes avec les autres – en parallèle, tressées et autonomes. Mais je pense que cela parle vraiment de l'élément de relationalité, et au fur et à mesure que vous apprenez à vous connaître et à comprendre, pourquoi ceci est si utile – et cela est si utile –, et qu'ils se rassemblent pour créer une compréhension plus holistique d'un phénomène particulier. Et je pense au projet de Pictou Landing, où nous avons réuni les sciences autochtones et occidentales, que si nous n'avions eu qu'un seul type de science, nous n'aurions pas eu une réponse complète à la question : « Devenons-nous malades à cause de la pollution de Boat Harbour? » Nous avons besoin des deux types de science ensemble.

Alors, je ne sais pas si la réponse à cette question est suffisante, mais peut-être, Dee, as-tu des réflexions à ajouter là-dessus également?

Diana Lewis : Oui, j'aimerais juste ajouter que nous devons penser à l'auditoire. Ainsi, si l'auditoire est composé de scientifiques formés aux façons occidentales, nous devons nous adresser à eux. Si l'auditoire est composé d'autres communautés autochtones ou de personnes qui connaissent bien le travail avec la communauté, nous pouvons en parler dans une perspective de savoirs autochtones.

Et donc, dans la Première Nation de Pictou Landing, nous avons travaillé avec les Aînés de la communauté qui ont partagé un récit sur ce qui leur était arrivé là-bas dans les premiers jours du déversement des effluents dans ce plan d'eau adjacent à leur communauté. Et c'était presque 50 ans après l'événement, et presque sans exception, les Aînés étaient très traumatisés en se rappelant ce souvenir et pleuraient, et vous saviez que ce récit qu'ils partageaient sur ce qui s'était passé et ce dont ils avaient été témoins était encore très douloureux pour eux. Et lorsque nous avons partagé un article



dans le dernier webinaire qui lie la dépossession des terres aux conceptions de l'être en tant qu'Autochtones [ontologie autochtone], et si vous regardez cet article, vous pouvez constater d'un point de vue de Mi'kmaw la façon dont nous nous lions au monde qui nous entoure, ce que cela nous fait en tant que Mi'kmaw lorsqu'il est perturbé. Et donc, vous ne pouvez pas transmettre cela avec la connaissance occidentale, la science occidentale. Cela doit être transmis à travers les savoirs autochtones, comme les savoirs d'*Etuaptmumk*... et les mots et les mots Mi'kmaw.

Et donc, je pense, comme je ne sais pas comment les gens réagissent au concept d'*Etuaptmumk*. Pour moi, travailler avec mon propre peuple, je respecte leur cadre culturel, mais dans chacune des communautés avec lesquelles je travaille, nous avons aussi un cadre culturel qui est pertinent pour cette communauté. Et donc la même approche, nous travaillons à partir de la science occidentale et de leur perspective culturelle.

Denica Bleau : Oui, merci d'avoir partagé cela. C'est tellement important avec la relationalité, et comme cela a été mentionné, être assez humble pour s'asseoir et prendre les directions de la communauté, et être corrigé. Ce qui nous amène à notre prochaine question : dans l'établissement de relations avec la communauté, quelles sont les mesures prises lorsque des erreurs sont commises involontairement?

Diana Lewis : Eh bien, je ne fais pas d'erreurs, alors je la transmets à Heather.

Heather Castleden : Eh bien, laissez-moi vous dire que j'ai commis beaucoup d'erreurs. Je ne sais pas s'il y a des mesures à prendre. J'espère que vous comprenez bien que [...] il n'y a pas de réponse toute faite à cette question. Je pense que cela dépend vraiment des relations. Mais je dirais que lorsqu'une erreur vous est signalée, acceptez-le comme un cadeau parce que le plus souvent les gens ne disent pas « vous avez fait une erreur ». Et c'est un signe de respect qu'ils sont prêts à vous enseigner lorsque vous avez fait une erreur. Alors, vraiment, accueillez cela. Aussi difficile que cela puisse être de se faire rappeler : « vous ne savez pas tout ». C'est une leçon d'humilité et je suis toujours pleine de gratitude, parce que je n'oublierai jamais là où j'aurais pu faire une erreur.

En ce qui concerne les autres erreurs, je pense à essayer d'aborder le problème en face à face, je pense que c'est vraiment important. Et faire amende honorable, et demander : « Y a-t-il des protocoles à suivre en cas d'erreur dont je ne suis pas au courant? » Et les personnes qui font partie de votre cercle consultatif – donc encore une fois, la valeur d'un cercle consultatif ne doit pas être sous-estimée – pour pouvoir dire : « Écoutez, c'est arrivé. J'ai l'impression que cela ne s'est pas bien passé. Y a-t-il quelque chose que je pourrais faire? » Donc, prendre ce genre de direction, je pense, est aussi très aidant. Et puis, quand nous parlons de plus grandes erreurs, et je pense peut-être plus autour de l'idée de violations de l'éthique, il y a plus que cela, mais peut-être que je vais juste en rester là pour l'instant.

Denica Bleau : Donc, la prochaine question tourne autour de plus grands organismes gouvernementaux. Alors, avez-vous des suggestions sur la façon d'intervenir au sein des organismes



gouvernementaux lorsque nous ne sommes pas les chercheurs, mais que d'autres le sont, et que nous devenons conscients ou préoccupés par des collègues qui ne vont pas dans la bonne direction concernant la RPC? Telle une sorte de navigation dans cette relationalité, comme l'on pourrait dire aussi.

Heather Castleden : Eh bien, j'ai travaillé pour le gouvernement, et c'est un vrai dilemme, c'est certain. Il y a tellement de contraintes pour les personnes qui travaillent au sein du gouvernement, relatives au fait d'avoir des syndicats afin que les gens aient des droits qui soient protégés, et il y a beaucoup de restrictions sur ce que vous pouvez et ne pouvez pas faire. Mais si le gouvernement veut vraiment travailler dans une relation avec les communautés autochtones qui respecte la réconciliation et y adhère, nous ne pouvons pas avoir des personnes qui font ce genre de travail. Et il doit y avoir certains changements au sein du gouvernement. Lorsque je l'ai recommandé plus tôt, il doit vraiment y avoir un changement dans la rigidité du gouvernement et dans la façon dont les politiques, les procédures et les échéances sont tellement prescrites, que même les personnes choisies pour faire ce travail devraient avoir une compétence, au minimum, et devraient adhérer à un engagement à long terme avec la communauté. J'entends tellement de fois que les personnes viennent, elles passent les deux années à occuper un poste leur permettant d'apprendre à connaître la communauté, puis elles changent de travail et il faut recommencer avec une nouvelle personne. Je ne sais vraiment pas comment le gouvernement va faire face à cela sans apporter de réels changements structurels relatifs aux personnes qui ont été formées, qui ont la compétence culturelle, qui ont le respect nécessaire pour travailler avec nos communautés.

Heather, je vais peut-être te laisser ajouter quelque chose.

Heather Castleden : Eh bien, je pense que tu as mis dans le mille ici. Je pense qu'une suggestion serait de partager un enregistrement de ce webinaire, ce pourrait être un premier pas. Alors, utilisez les ressources existantes pour les partager avec vos collègues : « Hé! Tu devrais jeter un œil à cela. C'est quelque chose que j'ai découvert et auquel j'ai assisté, et si tu ne l'as pas fait, il y a des messages pas mal importants là-dedans, sur la façon de travailler dans le bon sens. »

La deuxième réflexion que j'ai eue est que ceux d'entre nous qui travaillent dans cet espace et qui essaient de le faire d'une manière qui respecte le domaine de compétence, l'autonomie et la souveraineté des Autochtones, ont également la responsabilité d'instruire leurs collègues et leurs hauts dirigeants dans cet espace. Donc, j'entends à maintes reprises : « Eh bien, nous ne savons pas quoi faire » ou « nous savons quoi faire, mais nous ne savons pas comment ». Et donc, faire de l'apprentissage profond à ce sujet demande plus qu'un simple webinaire, je suppose, c'est un peu ce que je veux dire ici. Prendre la responsabilité d'instruire, mais aussi prendre la responsabilité de le déclarer. Alors, quand vous êtes conscient que – comme si vous êtes préoccupé par des collègues qui ne font pas la RPC dans le bon sens –, et je pense que vous disiez comme, quand au sein d'un organisme gouvernemental vous n'êtes pas le chercheur, si quelqu'un d'autre est mandaté pour le faire, retirez le mandat. S'il s'agit d'un collègue, il y a sûrement des systèmes de, je ne sais pas, d'évaluation



et d'évaluation par les pairs, mais également si la personne à qui vous avez affaire n'est pas en mesure d'écouter ce que vous avez à dire, par exemple s'il y a une dynamique de pouvoir en jeu ou quoi que ce soit qui vous contraint, alors faites également un signalement approprié à votre supérieur hiérarchique, ou quoi que ce soit qui fonctionne, pour lui faire savoir que c'est un problème. Parce que ce n'est pas seulement un sentiment qui vous met mal à l'aise, cela affecte possiblement une communauté entière, une nation entière, et cela a une incidence sur la réputation de votre organisme.

Donc, oui, gérer les problèmes dès le départ et le plus rapidement possible, je pense, est vraiment important. De même que le point soulevé par Dee sur la façon dont, au gouvernement, lorsque vous avez affaire à une bureaucratie aussi importante et qu'il y a tant de mouvement –, un exemple très clair de cela a été de travailler avec les membres du Traité des Maa-nulth, qui comprend les Huu-ay-aht, au fil des ans. Il a fallu 20 ans pour négocier cet accord final. Et dans les années qui ont précédé, les relations avec les autorités fédérales et provinciales, dont j'ai entendu parler par les Huu-ay-aht, étaient en fait qu'elles étaient assez bonnes parce qu'ils ont passé du temps ensemble. Oui, ils ont eu de sérieuses discussions à la table du traité, mais ils ont aussi mangé ensemble après, vous savez, et donc cette partie de la relation compte. Et la minute où l'accord final est entré en vigueur, toutes ces relations que les Huu-ay-aht avaient développées avec les gouvernements de la Colombie-Britannique et du Canada ont disparu, parce qu'il y avait maintenant de nouvelles personnes du côté de la mise en œuvre, tant de la province que du gouvernement [fédéral]. Mais les règles des Huu-ay-aht n'ont pas changé, ces gouvernements l'ont fait, et donc vous recommencez à zéro. C'était donc extrêmement perturbant alors qu'on essayait de mettre en œuvre le traité dans les premières années, c'est certain. Merci.

Denica Bleau : Oui. Et je pense comme nous le disions, à l'instar de la recherche dans ces autres contextes, il s'agit tellement du temps [consacré] et de relationalité, et de cet engagement à long terme.

Alors, merci beaucoup d'avoir partagé – à vous deux les amies, d'avoir partagé cela. Nous sommes arrivés à la fin. Il y avait plus de questions, tellement de belles questions, une si belle présentation avec des récits. J'ai tellement appris en tant qu'étudiante au doctorat que je me suis dit : « Wow! Je dois envoyer cela à d'autres étudiants. » Alors, merci encore beaucoup à Mesdames Heather et Diana.

Je souligne simplement que nous encourageons tout le monde à répondre au sondage du webinaire. Le lien est dans le clavardage, et vous recevrez également un courriel avec le lien demain, donc vous l'aurez demain.

Et encore une fois, *kinanâskomitin*, Mesdames Heather et Diana, pour tout le travail que vous continuez à faire, juste votre responsabilisation envers la communauté, les uns envers les autres, en évaluant les personnes au fur et à mesure, et en nous rappelant d'être humbles. Si vous voulez dire d'autres mots de clôture alors que nous terminons, alors merci beaucoup.

Diana Lewis : Si je pouvais simplement mentionner aux gens que nous avons un autre webinaire à venir le 3 mars « *Les valeurs autochtones par rapport aux valeurs économiques occidentales dans l'évaluation de*



l'impact », et le 31 mars, « *En quoi consiste l'évaluation de l'impact sur la santé fondée sur les distinctions?* ». Et donc, je vais vous dire *Wela'lin* Denica, et *Wela'liq* à l'auditoire.

Heather Castleden : De même, merci beaucoup de nous avoir accueillies au CCNSA, et à Denica pour l'animation. Et à la prochaine, Dee!

Diana Lewis : Oui!

Heather Castleden : Merci à tout le monde.

Le Centre de collaboration nationale de la santé
autochtone (CCNSA)
3333 University Way
Prince George (C. - B.)
V2N 4Z9 Canada

Tél : 250 960-5250
Courriel : ccnsa@unbc.ca
Site web : ccnsa.ca

The National Collaborating Centre for
Indigenous Health (NCCIH)
3333 University Way
Prince George, B.C.
V2N 4Z9 Canada

Tel: (250) 960-5250
Email: nccih@unbc.ca
Web: nccih.ca

© 2026 Centre de collaboration nationale de la santé autochtone (CCNSA). Le CCNSA a financé la présente publication qu'une contribution financière de l'Agence de la santé publique du Canada (ASPC) a rendu possible. Les opinions qui y sont exprimées ne représentent pas nécessairement celles de l'ASPC.